

Voilà qu'elle était mariée avant son frère. Alors, le gars va à Paris, avec l'Ours, le Géant et sa sœur. Quand ils sont arrivés au pied de la montagne où la Bête voulait manger la fille du roi de France, le jeune homme a dit :

— Allons voir sa fosse : chacune de ses têtes sortait par un trou. Comptons les trous, et voyons si les têtes y sont.

Ils les ont comptées : toutes y étaient. Alors, ils sont allés au château du roi.

— Bonjour !

— Bonjour ! Vous êtes de retour ?

— Oui.

Alors, le jeune homme s'est marié avec la fille du roi ; et puis il a toujours gardé sa sœur et son beau-frère, le Géant, avec lui ; il y a son Ours aussi : je l'ai vu l'autre jour.

Conté en septembre 1954 par M. François-Marie Pirriou, 68 ans, teilleur de lin, à La Roche Derrien (Côtes-du-Nord).

23

PEAU DE BÊTE

KROC'HENNIK

C'était une jeune fille qui vivait dans un château avec son père. Un jour, son père lui a dit qu'il voulait l'épouser ; mais elle ne voulait pas. Un peu après, il lui a dit de se décider :

— Si tu ne me prends pas en mariage, ce sera la mort pour toi !

Alors, la jeune fille a fait faire une grande cage par un vieux domes-tique, et elle s'est mise dedans, et puis elle est partie. La cage est partie de Paris, et elle est arrivée jusqu'en Bretagne, au bord de la mer. La cage était faite de telle sorte que la jeune fille pouvait l'ouvrir du dedans, mais personne du dehors ne pouvait y entrer.

Des douaniers, comme il y en avait sur les côtes autrefois, ont vu la jeune fille. Aussitôt, elle est rentrée dans sa cage et s'est cachée dedans, dès qu'elle les a vus approcher.

— J'ai vu une fille là, dit un des douaniers à l'autre, sûrement qu'elle s'est mise dans la cage.

Ils se sont approchés de la cage.

— Ça n'ouvre pas, dit l'autre, il n'y a pas de fermeture !

— Je te dis qu'elle est là.

— Restons là donc. Si nous voyons quelque chose, on la ramènera

La jeune fille est restée là toute la nuit ; ne sachant pas qu'ils étaient là, elle sort le lendemain matin, et rentre dedans encore.

Alors, les deux douaniers ont emmené la cage avec eux. Cette fois la jeune fille est restée un ou deux jours sans ouvrir la porte ; puis elle est sortie. Ils l'ont surprise, mais elle a réussi à rentrer dans sa cage pour s'y cacher. Eux envoient sa cage en ville, pour la faire ouvrir ; elle leur échappe encore, laisse sa cage dans une auberge, et s'offre pour garder les moutons chez une vieille femme.

Elle est restée là deux ou trois ans, à garder les moutons. Elle était si sale — elle ne se lavait jamais — qu'elle paraissait vieille elle aussi — et si mal vêtue — elle mettait sur ses guenilles une peau de mouton

pour ne pas être mouillée par la pluie, l'hiver —, qu'on l'avait surnommée *Kroc'hennik*¹, c'est-à-dire Peau-de-Bête.

Le monsieur du château, qui avait confié son troupeau de moutons à la vieille pour les garder, était étonné de voir que la vieille mangeait deux fois plus de pain qu'avant. C'était à cause de *Kroc'hennik*, vous comprenez, mais la vieille n'avait pas dit qu'elle se faisait aider.

A la fin, le monsieur est venu dire à la vieille :

— Je ne vous donnerai plus de pain du tout, si vous continuez à m'en prendre deux fois plus qu'avant.

— Mais il faut que je mange !

— Vous mangez trop !

— Oh ! *Kroc'hennik*, vous ne mangez pas tant que ça ! s'est écriée la vieille.

— Comment dites-vous ? Qui est à garder les moutons ici ? Dites la vérité, ou vous n'aurez plus de pain.

— *Kroc'hennik* garde les moutons, la vieille *Kroc'hennik* !

— *Kroc'hennik* ? une vieille pour garder les moutons avec vous ? Mais envoyez-la à la maison, nous lui donnerons de l'ouvrage ; et vous resterez ici à garder les moutons.

Kroc'hennik est venu au château chez le monsieur. On l'a mis à travailler dans la cuisine. Elle était toujours aussi sale, et faisait toutes les grosses besognes.

Un jour, le fils du monsieur lui a demandé de faire un gâteau.

— Oh ! je ne sais pas.

— Fais-moi un gâteau.

— Oh ! ce n'est pas vous qui le mangerez ?

— Fais-le.

Kroc'hennik s'est mise à l'œuvre ; et on a vu qu'elle avait fait un joli gâteau.

— Moi, je vais le manger, ce gâteau, dit le fils du monsieur.

Il ouvre le gâteau : un anneau tombe sur l'assiette. Il regarde ce qui était écrit dessus : « Princesse, fille du roi de France ».

Tout de suite, il va dire à son père :

— *Kroc'hennik* a mis son anneau dans le gâteau qu'elle m'a fait ; et regarde ce qui est écrit dessus !

— Ce n'est pas possible, dit le monsieur, tu crois que c'est elle ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, moi je sais que ce n'est pas elle, dit le père : elle ne serait pas si vieille et si sale.

Mais le fils y pensait toujours.

Au printemps, ils ont dit à *Kroc'hennik* :

— Il faut aller à la messe tous les dimanches, au lieu de rester dans

1. Du breton *kroc'hen* : « peau, cuir ».

la cuisine à faire votre travail. Vous n'allez pas rester une « Peau de Bête » comme ça : on va vous faire plus belle.

— Ah ! dit la fille, il faut mettre une robe propre ?

— Oui.

Le monsieur avait dit à son fils :

— Habille-la bien, tu verras si elle peut être une princesse.

C'est ce qu'ils ont fait.

Alors, le père a dit au jeune homme :

— Maintenant, je commence à croire qu'elle est la Princesse, fille du roi de France !

— Oh oui !

Ils ont demandé à *Kroc'hennik* si ce n'était pas elle la fille du roi de France.

— Oh ! pensez-vous, dit-elle, je suis la reine pour garder les moutons.

— Ce n'est pas vrai.

— Si. J'étais à garder les moutons dans la lande depuis toujours.

Enfin, elle a commencé d'aller à la messe comme ils lui avaient dit. Mais ils ne pouvaient pas savoir que c'était elle ; un jour, ils la rencontrent en chemin, mais elle allait lentement, puisqu'elle était à pied. *Kroc'hennik* est allée dans une auberge, où elle a posé ses vieux effets ; puis, là, elle a mis sa robe couleur des étoiles.

Quand il a vu entrer dans l'église une personne vêtue de la couleur des étoiles, le fils du monsieur a ouvert son banc, et lui a fait signe de venir dedans. Elle accepte tout de suite.

— Je vais la garder là, s'est-il dit.

A la fin de la messe, quand les cloches sonnaient, elle est partie tout de suite. Le jeune homme a essayé de courir après elle, mais il ne la voyait plus.

Le dimanche suivant, *Kroc'hennik* a mis sa robe couleur de la lune. Elle a fait comme l'autre fois, et le fils du monsieur lui a encore ouvert son banc. Cette fois-ci, il a eu peur qu'elle ne s'échappe ; il avait pris une aiguille et du fil, et il a cousu la robe de la jeune fille à son propre costume. Mais *Kroc'hennik* était fine, elle a vu ça, elle a passé ses ciseaux, et elle n'a plus eu qu'à s'enfuir à la fin de la messe.

Le monsieur et son fils — pas plus que personne —, n'ont pas encore su qui elle était.

Le jeune homme avait des doutes.

— C'est une fille que je ne connais pas ; pourtant, je crois que c'est la même que *Kroc'hennik* !

Mais il ne le savait pas.

Il a essayé encore de le savoir, vous comprenez !

— Vous étiez là, l'autre jour, à la messe, dans l'église, *Kroc'hennik* ?

— Non, j'étais près des cloches.

— Vous n'avez rien vu ?

— Oh non.

Passés ces deux dimanches, il ne restait plus qu'une fois au fils du monsieur pour connaître la belle demoiselle. Kroc'hennik, ce jour-là, a mis sa troisième robe : elle était couleur de soleil. Ce jour-là, le dernier dimanche, le monsieur et son fils ont su l'empêcher de partir : ils l'ont attachée et conduite à la voiture, pour l'amener à la maison.

— Si j'avais su qui tu étais, Kroc'hennik, a dit le jeune homme, tu ne serais pas restée longtemps une « Peau de Bête » dans notre château ! Tu sais, je regrette de ne t'avoir pas connue plus tôt !

La jeune fille a accepté de se marier avec le fils du monsieur. Quand ç'a été leurs noces, ils ont fait un repas avec la vieille, chez qui Kroc'hennik avait gardé les moutons ; et le roi de France.

A la fin, la vieille s'est mise à rester auprès de Kroc'hennik, et le roi de France a pardonné à sa fille.

Conté en septembre 1954 par M. François-Marie Pirriou, 68 ans, tailleur de lin, à La Roche Derrien (Côtes-du-Nord).

24

ADÈLE

Il y avait une fête à Cavan¹. Les deux filles aînées d'une veuve sont allées à la fête. Elles y trouvent deux gars, deux amis, qui reviennent avec elles à la maison. Elles leur ont dit :

— Venez dimanche chez nous.

Mais elles étaient pauvres ; il n'y avait pas de sous chez leur vieille mère. Les deux jeunes filles ne pouvaient pas faire un repas comme elles auraient voulu pour recevoir bien leurs deux amis ; et puis là, elles ont pensé :

— Si on pouvait tuer la vieille ? ça ferait un repas. On va essayer de la manger.

Elles ont tué leur mère, l'ont mise à bouillir dans le pot au feu ; on a fait la soupe avec, et on l'a mangée ; elle n'était pas si dure que ça, bien qu'elle fut vieille. Enfin, ç'a fait le repas : mais, malgré ça, les deux gars ne sont pas revenus voir les filles, qui espéraient se marier avec eux.

Quant à leur petite sœur, Adèle, elle a ramassé tous les os de sa mère, les a enterrés à côté de la porte, et il a poussé dessus une belle fleur. On n'en avait jamais vu de pareille. La vieille restait là, toujours en fleur, l'été, l'hiver, tout le temps.

Les gens ont su qu'il y avait à côté de cette maison une plante qui restait toujours en fleur ; et il en est arrivé pour la voir ! La petite fille, elle, commençait à être grande.

— Tiens ! voilà la belle fleur ! dit l'un.

— Je n'en ai jamais vu de comme ça, dit un autre.

— Ça, c'est aux trois filles qui sont là, dit le troisième.

Alors, un monsieur qui était venu voir la fleur, aussi, a demandé la plus jeune des trois filles en mariage.

Les deux sœurs aînées n'étaient pas contentes.

— Nous allons rester seules pour de bon, si notre petite sœur se marie avant nous, a dit l'une.

1. Cavan est à douze kilomètres du village du conteur.